

Laurent Mauvignier

Grand Prix SGDL de littérature pour l'ensemble de l'œuvre
Autour du monde (Minuit)



Photo © Roland Allard

Laurent Mauvignier est né à Tours en 1967. Diplômé des Beaux-Arts en Arts plastiques en 1991, il publie son premier roman aux éditions de Minuit en 1999. Depuis, tous ses livres ont été publiés chez le même éditeur.

Loin d'eux (1999) ; *Apprendre à finir* (2000) ; *Ceux d'à côté* (2002) ; *Seuls* (2004) ; *Le Lien, dialogue* (2005) ; *Dans la foule* (2006) ; *Des hommes* (2009).

Ce que j'appelle oubli (2011), fiction inspirée d'un fait divers, a été mise en espace et interprétée par Denis Podalydès et chorégraphiée par Angelin Preljocaj au Pavillon noir à Aix en Provence.

En 2012, il publie une pièce de théâtre *Tout mon amour*, créée et présentée par le Collectif Les Possédés au théâtre Garonne à Toulouse et reprise au théâtre de la Colline à Paris.

Tout commence entre futon et mezcal, dans la chambre d'une maison japonaise au toit bleu, entre un jeune Mexicain et une fille au dos balaféré. De l'alcool et du sexe, et puis soudain la terre qui tremble. Elle tremble souvent au Japon, mais ce jour-là, c'est différent, on est le 11 mars 2011 et il se passe quelque chose d'énorme. Les sirènes et les gens se mettent à hurler.

Guillermo n'entendra jamais parler de Fukushima, il va être broyé par la vague. Yukô, elle, va s'en sortir, mais ce n'est pas son histoire qui intéresse Laurent Mauvignier. Il nous a déjà entraînés ailleurs, en mer du Nord sur un paquebot cinq étoiles, au chevet d'un éminent sismologue qui perd les pédales. Ce n'est pas grand chose, une infime secousse dans la torpeur ouatée de la traversée, un épiphénomène à l'aune de la catastrophe qui vient de se produire à l'autre bout du monde, mais pour Véra, sa fille, une véritable apocalypse.

Mais nous sommes déjà loin, aux Bahamas avec Taha qui vainc sa peur de l'eau en frôlant des dauphins, avec Salma dans la touffeur poisseuse de l'aéroport de Tel-Aviv figé par un attentat, dans un Moscou glacé, pris dans les feux de deux amants.

Les scènes s'enchaînent en un ballet liquide, puzzle de mercure traversé de halos lumineux et sonores, ponctué de photos noir et blanc, et le récit s'accroche à ces bribes de vie comme à une boutonnière avant de lâcher prise, de filer ailleurs, en Slovénie, en Thaïlande, en Floride et enfin à Paris, avec la même fluidité, la même élégance.

Aux quatre coins du monde, les passions brassent leurs tempêtes, les émotions soulèvent les plaques intimes, personne n'échappe à ces infimes tsunamis qui agitent les hommes et les femmes de la planète tandis qu'au Japon la vague se retire en emportant les débris de milliers de vies.

« Une vraie horlogerie du désastre, la terre », murmure le vieux sismologue. Oui. Et Laurent Mauvignier, lui, un fameux horloger.

Marie Sellier

Paul Farellier

Grand Prix SGDL de poésie pour l'ensemble de l'œuvre

L'entretien devant la nuit-Poèmes 1968-2013 (Les Hommes sans Épaules éditions)



Photo DR

Né à Paris en 1934, Paul Farellier, poète, fait toute sa carrière professionnelle dans l'industrie, comme juriste international. Son œuvre poétique s'est construite sur plus d'une quarantaine d'années. Il collabore à de nombreuses revues dont *La Revue de Belles-Lettres* (Genève) et *Les Hommes sans Épaules* (au sein du comité de rédaction). Il est membre du jury du Prix Louis Guillaume (Prix du Poème en Prose Louis Guillaume).

Il a notamment publié : *Dans la nuit passante* (2000) ; *Tes rives finir* (2004) et *Parlant bas sur ciel* (2004) à L'Arbre à paroles ; *Vintages*, plaquette rétrospective, coll. « Les Hommes sans Épaules », Librairie-Galerie Racine (2008) ; *Une odeur d'avant la neige*, L'Arbre à paroles (2010) ; *L'Entretien devant la nuit*, poèmes (1968-2013) Les Hommes sans Épaules éditions (2014).

Dans ce livre admirable, c'est un chemin de vie que Paul Farellier nous offre, avec justesse et retenue.

Des interrogations sans réponses et du constat d'une vie reportée à plus tard qui se font jour dans les recueils du début, en passant par de courts tableaux dans lesquels le poète interprète ce qui s'offre à sa vue, recherche une enfance perdue et dit ses craintes d'un temps dévastateur, nous parvenons à des poèmes où Farellier, en quête d'un monde inconnu, s'interroge sur l'acte même d'écrire avec des mots qui savent à peine nommer.

Quand on interroge Paul Farellier sur ce qui lui a fait tantôt choisir le poème en vers, tantôt le poème en prose, il avoue qu'il existe une sorte de nécessité et que « le vers descend tout armé de son rythme dans la main qui l'écrit, car nous n'avons plus la férule de la rime, donc le rythme est indispensable ». Et Farellier conclut : le vers est dans l'espace d'un chant.

Notre poète aime aller à la nature, car pour lui le paysage n'est pas une abstraction, « c'est un ailleurs dans l'ici ». On y apprivoise le provisoire, car l'on y apprend ce qui va mourir. On peut dire que dans sa poésie il y a une appropriation quasi charnelle du paysage : « le silence venant à l'épaule comme un suint de l'été ».

Mais les terres vraies de Paul Farellier sont le plus souvent cachées, le « tu » qu'il utilise peut être celui de l'amour, mais ce peut être aussi le pronom de la prière. La plupart de ses poèmes sont écrits au présent, le passé est invisible nous dit le poète, mais il porte une trace évolutive : « je suis un flagellé d'instant, j'ai voulu sortir du tourbillon de l'agenda des vivants » et il ajoute : « je n'ai pas fait que subir le temps, je l'ai aussi aimé d'une sombre ferveur ». « Nous voulons la naissance des flammes, non le charbon ressaisi ».

Aussi dirons-nous, sans conclure, car ce livre étonnant est celui d'un visionnaire que l'on aimera lire et relire : Paul Farellier est un véritable alchimiste qui sait déceler des couleurs sous la nuit. Pensant à ses chers parents disparus, il sait nous rendre sensible : « Leur visite, chaque soir, l'entretien devant la nuit. »

Sylvestre Clancier

Guillaume Jan
Grand Prix SGDL du Roman
Traîne-Savane (Intervalles)



Photo © Michel Reuss

Guillaume Jan est journaliste. Il vit à Paris et voyage dans le monde, avec une prédilection pour l'Afrique. En 2009, il publie son premier roman, *Le Baobab de Stanley*, aux éditions François Bourin, suivi de *Le Cartographe* (2011), puis *Traîne-Savane* (2014) aux éditions Intervalles. Dans ce dernier roman, il mêle le récit de ses aventures exaltées dans la jungle congolaise, et les tribulations africaines de l'explorateur écossais David Livingstone au 19^e siècle.

« Je n'ai qu'un talent, c'est celui de m'émerveiller, devant les autres et devant les paysages », affirme le narrateur de Traîne-Savane, double récit de voyage mais aussi et surtout chanson inspirée et vibrante d'une geste éperdue, des quêtes perdues d'avance. C'est sans doute ce talent ajouté à celui de le transmettre, cet émerveillement, avec l'enthousiasme et la belle insistance d'un enfant, qui rend ce roman aussi envoûtant. On y suit, entremêlées au-delà du temps, deux trajectoires à travers la densité souvent létale des jungles congolaises, la verte et l'urbaine. Deux quêtes hantées par la tentation de la disparition. Deux entreprises folles et têtues, mais l'une, celle du narrateur amoureux de sa Belange et de chaque pas sur son chemin, vers la lumière, et l'autre, celle de David Livingstone l'explorateur halluciné, le perdant magnifique, jusqu'au plus noir d'une nuit intérieure où luit le mystère ultime de la mort.

Tout au long de ces pages à l'écriture à la fois légère et flamboyante – dont la précision biographique semble incantation, offrande uniquement destinée à faire jaillir la beauté de visions empathiques dont on ne sait plus si elles appartiennent à l'auteur ou au Don Quichotte écossais –, l'émotion monte du récit comme une brume, ruisselle en pluie tantôt acide, tantôt bienfaisante sur chaque mot, chaque observation. « Ce soir, je n'ai plus d'autre famille que le monde autour de moi », note Guillaume Jan dans la nuit bruissante de la forêt, et l'on sent s'ouvrir en soi la même voie accueillante vers l'inconnu qui ne serait plus l'effrayant, on partage un très profond désir d'essentiel.

Plus que d'aventure, Traîne-Savane est un généreux roman d'amour et de communion.

Carole Zalberg

Tiphaine Samoyault
Grand Prix SGDL de l'Essai
Roland Barthes (Le Seuil)



Photo © Astrid di Crollanza

Tiphaine Samoyault est essayiste, écrivain et professeure de littérature comparée à l'université Paris 3 Sorbonne Nouvelle.

En 1999, Maurice Nadeau publie son premier roman *La Cour des Adieux*, et l'essai littéraire *Excès du roman*. Depuis, Tiphaine Samoyault alterne essais, récits et fictions : *Littérature et mémoire du présent*, Pleins feux (2001) ; *La Montre cassée*, Verdier (2004) ; *La Main négative*, Argol (2008) ; *Météorologie du rêve*, Le Seuil (2000) ; *Les Indulgences*, Le Seuil « Fiction & Cie » (2003) ; *Bête de cirque*, Le Seuil (2013).

Elle est co-responsable de la *Nouvelle Quinzaine littéraire*, journal auquel elle a collaboré auprès de Maurice Nadeau pendant vingt ans.

Les anniversaires érigent parfois des statues, ou tout du moins, tentent de cimenter des socles. Tiphaine Samoyault fait au contraire preuve de l'intense subtilité dont elle est coutumière en nous offrant 720 pages d'un « mythologue » tout sauf « mythologisé », un penseur à l'enseignement toujours vif, à la trajectoire exigeante, signifiante. L'intégralité des archives de Roland Barthes ont récemment été ouvertes, et Tiphaine Samoyault est la première à avoir pu les consulter. Elles sont très riches et contiennent notamment un immense fichier documentaire tenu par Barthes tout au cours de sa vie relevant aussi bien ses pensées personnelles, ses projets d'écriture, des choses qui lui tenaient à cœur... Grâce à ces nouveaux documents passionnants et à travers une relecture précise de l'œuvre, Tiphaine Samoyault nous montre combien la pensée de Roland Barthes est nécessaire à notre époque. Visionnaire, il invente des manières de penser la disposition du savoir qui annonce nos gestes numériques contemporains. Et en ces temps où les utopies ont quitté la scène, son mode d'engagement politique, à la fois profond et oblique, dans la méfiance des discours d'autorité, pourrait constituer une inspiration.

Laure Limongi

Scholastique Mukasonga
Grand Prix SGDL de la Nouvelle
Ce que murmurent les collines (Gallimard)



Photo Catherine Hélié © Éditions Gallimard

Scholastique Mukasonga est née au sud-ouest du Rwanda, au bord de la rivière Rukarara dont la source est considérée comme la source du Nil la plus éloignée.

En 1959, éclatent les premiers pogroms contre les Tutsi et sa famille est déportée, avec beaucoup d'autres, à Nyamata au Bugesera. La famille réussit à survivre en dépit des persécutions et des massacres à répétition. Malgré le quota qui n'admettait que 10% d'élèves tutsi dans les établissements secondaires, elle entre au lycée Notre-Dame de Citeaux à Kigali puis à l'école d'assistante sociale de Butare. En 1973, les élèves tutsi sont chassés des écoles et les fonctionnaires de leurs postes. Elle part en exil au Burundi pour échapper à la mort. Elle achève ses études d'assistante sociale et travaille pour l'UNICEF. En 1992, elle arrive en France. En 1994, 37 membres de sa famille sont assassinés durant le génocide des Tutsi. Il lui faut dix ans pour avoir le courage de revenir au Rwanda, en 2004. C'est à la suite de ce premier séjour qu'elle se décide à écrire son premier livre *Inyenzi ou les Cafards*, Gallimard (2006) qu'elle considère comme « le tombeau de papier pour ceux qui n'auront jamais de sépulture ». Quatre autres livres suivront, couronnés par de nombreux prix dont le roman, *Notre Dame du Nil*, Gallimard, prix Renaudot 2012. Scholastique Mukasonga exerce actuellement la fonction de mandataire judiciaire en Basse-Normandie.

Du Rwanda que sait-on à part les échos d'une guerre innommable et le désastre qui suivit ? Grâce à Scholastique Mukasonga et ses nouvelles, qui illuminent soudain notre ignorance sur ce pays et ses natifs, on apprend avec plus de subtilité qu'auraient pu le faire une thèse, un essai ou le récit d'une guerre, comment l'on vit au Rwanda, comment se créent les noms des hommes, comment l'offrande d'une génisse par un roi que les combats destituent transformera la vie d'un être, comment l'on peut rendre hommage à un très vieux baobab emportant sur soi jusqu'à la fin de sa vie un petit morceau de son écorce.

Donner l'envie d'aller là-bas, non comme une incitation à la découverte mais tout bonnement comme une obligation à s'ouvrir à l'autre, quelles que soient sa couleur, sa vie, son errance, sa misère ou ses joies. Découvrir aussi que le refus par un peuple de celui qui ne lui ressemble pas peut mener ceux qui le tenaient à distance à s'en rapprocher. L'histoire de Cyprien, issu d'une tribu de nains, qui pourtant de l'est pas, mais reste ignoré de tous, instituteur compris, est belle et riche d'enseignement. Il n'est jamais simple d'être différent jusqu'au jour où la différence, justement, fascine. Il faut écouter Ce que murmurent les collines et prendre le plaisir de lire Mukasonga sans oublier les leçons qu'elle nous distille, dans une si belle écriture.

Christiane Baroche

François Bordes

Prix de Poésie Charles Vildrac

Le Logis des passants de peu de biens (Revue Nunc/Editions de Corlevour)



Photo DR

Né en 1973 en Auvergne, François Bordes est docteur en histoire contemporaine et enseigne l'histoire et la littérature. Chargé des sciences humaines et de la recherche à l'IMEC, il partage son temps entre Paris, la Normandie et le Comminges.

Membre des revues *Fario* et *Phoenix*, il participe régulièrement à *Secousse* et à *La Revue des revues*. Auteur d'études historiques, il vient de publier une biographie de Kostas Papaïoannou, *Les Idées contre le néant*, éd. de la Bibliothèque (2015). François Bordes prépare également un essai sur George Orwell. *Le Logis des passants de peu de biens* est son premier recueil de poésie.

QU'ILS PASSENT...

Certains écrits paraissent le fruit d'une nécessité, c'est le cas de cette marqueterie de poèmes qui nous relatent la conquête d'une parole.

Au début était le vide : « Il fait nuit en moi. Je suis l'éternité. Je suis le mort ». Mais l'obscur ne parvient pas à éteindre un feu, qui persiste. Il faut donc abandonner le vide, et l'enfance, pour cela faire revenir la mémoire (François Bordes n'est pas historien, voire archiviste pour rien !) ; faire revenir les morts : « Dépenaillés / Les vêtements en loques / S'accrochant l'un à l'autre / Pris de mémoire / Comme on l'est de boisson / Ils marchent »... et ils passent. Alors peut venir « l'âge des mots, enfin ».

Telle est la leçon de vie : si nos morts nourrissent notre origine, ils nous encombrant aussi. Il faut qu'ils passent, une seconde fois ; qu'ils ne soient plus au présent.

Mathias Lair

Anne-Laure Bondoux
Grand Prix SGDL du roman Jeunesse
Tant que nous sommes vivants (Gallimard)



Photo Catherine Hélie © Éditions Gallimard

Anne-Laure Bondoux est née en 1971 et vit en région parisienne. Elle a commencé très jeune à écrire des histoires. Après avoir fait des études de lettres, du théâtre et travaillé dans l'édition, elle décide de consacrer tout son temps à l'écriture. Certains de ses romans sont traduits en de très nombreuses langues et ont reçu de nombreux prix, en France et à l'étranger. Elle a notamment publié chez Bayard : *Le destin de Linus Hoppe* (2001), *La Tribu* (2001), *Les larmes de l'assassin* (2003), *Pépites* (2005) et *Le temps des miracles* (2009).

Notre destin c'est vivre. Qu'elle parle de la fuite ou du retour, de l'espoir ou du désenchantement, de l'amour qui naît ou de la passion qui meurt, tout chez Anne-Laure Bondoux renvoie à cette idée aussi simple que forte : nous continuerons d'être là.

Tant que nous sommes vivants emprunte parfois les pistes du récit social le plus brutal, explore un instant les chemins du conte merveilleux, passe avec fluidité du roman d'amour au récit initiatique, mais avec toujours au centre de l'écriture, cette conviction qu'il existe, même au cœur du danger, de la désillusion et de la mort, un atome d'humanité que personne ne pourra jamais détruire.

La force d'Anne-Laure Bondoux est de nous montrer qu'une vie difficile n'est pas une vie ratée, qu'un amour non abouti reste un amour, et que le rêve brisé de l'un sera probablement réalisé par l'autre. C'est cela la puissance de la vie. Cette transmission du désir d'exister et cette quête non négociable du bonheur.

L'histoire de Bo et Hama - leur amour parfait presque anéanti par la folie des machines et la morsure de la guerre, leur fuite éperdue vers l'inconnu et leur bonheur détruit par le temps qui passe - sera revisitée et enfin acceptée par leur fille Tsell. Elle refera à l'envers (avec Vigg, l'homme qu'elle aime), la route que ses parents avaient empruntée, refermera les portes qu'ils avaient entrouvertes et donnera un sens aux rêves qui les avaient habités.

Oui, parce que la vie continue.

L'écriture d'Anne-Laure Bondoux épouse à merveille les différents visages de son récit, que ce soit dans l'âpreté, l'urgence, le drame, l'humour ou la simple évocation des sentiments.

Rien ici n'est gratuit. Tout a un sens. Tout se tient. La sincérité est aussi un des signes du talent.

Gérald Aubert

Alain Damasio

Grand Prix SGDL de la Fiction radiophonique

Fragments hackés d'un futur qui résiste (Production Phaune-Radio)

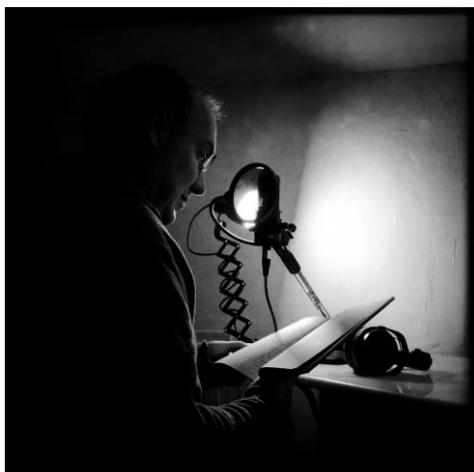


Photo © Floriane Pochon

Écrivain engagé, Alain Damasio est convaincu que la science-fiction peut dire et changer le monde. Après avoir publié à 26 ans *La Zone du Dehors* (Cylibris, 2001), Prix Européen Utopiales, il atteint un succès critique et public considérable avec *La Horde du Contrevent* (La Volte, 2006) Grand Prix de l'Imaginaire 2006. Scénariste du jeu vidéo AAA *Remember Me* et initiateur du projet *Phonophore* (une mise en voix et en sons de l'univers de son prochain roman à paraître, *Les Furtifs*) il est cofondateur du studio de jeu vidéo Dontnod et du studio d'arts sonores Tarabust basé à Montpellier.

Président de Commission CNC depuis 2013, il a reçu le prix de la création numérique SACD 2014. Alain Damasio travaille actuellement sur « Fusion », un univers narratif transmédia développé avec Shibuya Productions, dont la première œuvre sera un roman à paraître en 2016.

Fragments hackés d'un futur qui résiste est une œuvre d'anticipation, audacieuse et politique, qui emmène l'auditeur dans un univers cauchemardesque. Le monde qu'imaginent les créateurs de cette fiction fait froid dans le dos : il met en scène une femme assassinée par des forces de police parce qu'elle n'avait pas de « forfait premium » pour circuler dans une rue. Le texte, l'interprétation des comédiens, les effets spéciaux, les trouvailles sonores séduisent dans cette réalisation qui comble notre imaginaire tout en proposant une réflexion salvatrice sur nos libertés publiques. Ce véritable film sonore renouvelle avec hardiesse le genre fictionnel à la radio... Fragments hackés d'un futur sera diffusée en intégralité et en présence des auteurs à la SGDL le jeudi 17 septembre 2015.

Christophe Deleu

Renaud Morin

**Prix Baudelaire de traduction de la SGDL pour l'ensemble de son œuvre
à l'occasion de la traduction de l'anglais de
Le Complexe d'Eden Bellwether de Benjamin Wood (Zulma)**



Photo © RM

Après de vaines études moyennement prestigieuses, et quelques voyages, Renaud Morin travaille un temps chez un « packager » parisien, où il apprend à faire suer le traducteur et à fabriquer des livres vite et bien pour le compte des défuntes éditions Könemann. Lassé de réviser les traductions des autres, il s'inscrit au DESS de traduction littéraire de l'Institut Charles V et « se freelance » dans le métier. S'en suivent près de quinze années de collaborations diverses et plutôt heureuses avec les éditions Albin Michel, Grasset, Phébus, Belfond et Zulma. Il traduit une majorité d'auteurs Américains, deux ou trois Australiens, des britanniques dont Benjamin Percy, Richard Flanagan, Neil Cross, Robert Ludlum, Colin Harrison. Du polar, des nouvelles, des documents.

L'irrationalité d'un phénomène n'est pas un argument contre son existence... C'est sur cette citation de Nietzsche, reprise dans le roman, que repose une intrigue fascinante où la folie côtoie le génie, où le désir de guérir sombre dans la manipulation et le cynisme dans l'univers feutré mais ravageur de King's College.

Puisque la musique peut nous rendre tristes ou gais et qu'elle influe sur nos sentiments, son pouvoir est infini pour qui sait la maîtriser, du moins c'est ce que pense Eden Bellwether, musicien talentueux qui se croit doté de pouvoirs de guérisseur. Usant de son charme hypnotiseur, il emprisonne son entourage dans son délire mégalomane quelque peu pervers.

Traducteur talentueux, Renaud Morin illustre à merveille la passion musicale et la force qui animent les personnages et donne, par sa remarquable et attentive traduction, toute son intensité au suspense exaltant de ce premier roman

Evelyne Châtelain

Olivier Le Lay
Prix Nerval-SGDL/Goethe Institut
à l'occasion de la traduction de l'allemand de
La Grande chute de Peter Handke (Gallimard)



Photo © Stefan Rappo

Olivier Le Lay est né en 1976 à Saint-Brieuc, reçu en 1996 à l'Ecole Normale Supérieure, il s'oriente assez tôt vers la profession de traducteur professionnel de textes littéraires en langue allemande.

En 2004, il reçoit le prix Halpérine-Kaminski dans la catégorie « Découverte », pour la traduction du livre de Peter Handke, *La perte de l'image* (Gallimard). Lauréat de nombreux prix (André Gide en 2006, Eugen Helmlé et Jules Janin en 2009, Laure Bataillon en 2014), Olivier Le Lay a traduit près de vingt ouvrages majeurs de la littérature allemande du XX^e siècle.

Dans La grande chute, longue, étrange et inexorable pérégrination d'un comédien connu vers le mystère, où défilent avec fluidité les monologues intérieurs, les descriptions de la nature et les événements plus ou moins insolites d'une unique et ultime journée, Olivier Le Lay déploie avec maîtrise toute la ressource d'une langue poétique, véritablement musicale, sans laquelle le récit de Peter Handke ne pourrait achever, pour le lecteur français, sa propre aventure d'écriture. La langue juste.

Outre l'impressionnante qualité de l'adaptation de ce texte difficile, le prix récompense aussi l'engagement continu d'Olivier Le Lay au service d'œuvres d'écrivains majeurs de notre temps, toujours rendues accessibles au public francophone à des dates proches de celle de leur parution en langue allemande, ainsi Peter Handke (Hier en chemin, 2011 ; La nuit Morave, 2008), mais aussi Elfriede Jelinek (Les enfants des morts, 2007), Arno Geiger (Tout va bien, 2008 ; Tout sur Sally, 2015), Josef Winkler (Mère et le crayon, 2015), Ferdinand von Schirach (Tabou). Le jury a voulu rendre hommage aussi à la très belle traduction du roman Berlin Alexanderplatz d'Alfred Döblin ainsi qu'aux Scènes de ma vie de Franz Michael Felder.

Jean-Pierre Lefebvre

Hélène Hinfray
Prix Maurice-Edgar Coindreau
à l'occasion de la traduction de l'américain de
Une histoire du monde sans sortir de chez moi de Bill Bryson (Payot-Rivages)



Photo DR

Après plusieurs expériences professionnelles (hôtesse d'accueil, vendeuse, professeur d'anglais pour enfants et adultes, professeur de français langue étrangère, professeur de danse modern jazz, serveuse, fleuriste), Hélène Hinfray devient lectrice-correctrice pour les éditions Payot & Rivages et la librairie Fayard de 1992 à 2011. Diplômée d'anglais, elle effectue plusieurs traductions pour les éditions Payot-Rivages : *Shakespeare - Antibiographie* (Bill Bryson, 2010) ; *Les Tribulations d'une cuisinière* (Margaret Powell, 2013) ; *Une histoire du monde sans sortir de chez moi* (Bill Bryson, 2014) ; *Les Sautes d'humour de Winston Churchill*, textes réunis par Dominique Enright (2014) ; *Pas facile d'être une lady ! Journal humoristique* (E.M. Delafield, 2015).

Il y a l'humour ; un savoir immense ; il y a la finesse, l'abolition des distances attendues : dans le temps, dans l'espace, entre un Américain et le lieu anglais qu'il décrit, entre une traductrice et le jeu malicieux des tonalités ainsi mêlées. L'esprit, le jeu et l'élégance, une culture qui n'est jamais prétention, drôle, surprenante : qualités partagées par Bryson et Hélène Hinfray, qui savent aussi tous deux se faire oublier. Pour nous offrir une lecture qu'on voudrait prolonger encore et encore, pour nous donner, sans le savoir, envie d'apprendre sans peine des centaines de choses dont nous ignorions même n'avoir jamais su que nous les ignorions... Nous faire soupçonner que sous chacun de nos objets familiers s'en dissimulent cent autres. Et cent histoires. Il faut lire cette histoire du monde, curieux voyage, voyage de curieux autour de sa chambre, visite guidée d'un presbytère destinée aux myopes ; pour s'apercevoir qu'on ne sait pas vraiment regarder ni interroger les choses qui nous entourent. Goûter à tout.

Marc Chénétier

Michel Lederer

**Grand Prix SGDL de traduction pour l'ensemble de l'œuvre
à l'occasion de la traduction de
Les aventures d'Augie March, Le don de Humboldt de Saul Bellow
(Quarto/Gallimard)**



Photo DR

Michel Lederer débute sa carrière professionnelle comme cadre dans une entreprise industrielle avant de s'intéresser au métier de traducteur. Voyageur infatigable en Angleterre et aux Etats-Unis, il se passionne pour les grands auteurs américains (William Faulkner, Ernest Hemingway, John Steinbeck, John Dos Passos...) et découvre la richesse de la collection « Du monde entier » chez Gallimard. Jeune traducteur, il traduit des « polars érotiques » puis de la science-fiction, avant enfin d'aborder la traduction de la littérature américaine plus générale. Michel Lederer a traduit plus de 200 ouvrages (romans, nouvelles, poésie, pièces de théâtre) parmi lesquels des œuvres de Michael Ondaatje, Rick Moody, Charles Bukowski, James Welch, Sherman Alexie, Henry Roth, Joseph Boyden, Harold Brodkey). Il a par ailleurs obtenu les prix Maurice-Edgar Coindreau (1993) et Baudelaire de la SGDL (2000).

Entre le roman picaresque du XXe siècle et le roman initiatique, les Aventures d'Augie March nous font découvrir une Amérique qui n'a que peu à voir avec le rêve américain. Dans une profusion de détails, dont on ne se lasse jamais grâce à la richesse et la saveur de la langue, nous suivons la vie d'Augie, d'une enfance défavorisée, avec une mère délaissée par son mari, un frère ambitieux et froid, un autre simple d'esprit et une sorte de grand-père aussi austère qu'autoritaire, à une vie d'adulte, qui lui fera traverser heurs et malheurs. Observateur du monde qui l'entoure, Augie côtoiera tour à tour personnages influents ou truands, et passera du Mexique à la France, avant de retourner à Chicago, toujours à la recherche d'un monde meilleur.

Dans le Don de Humboldt, Bellow explore l'univers de l'écrivain, en confrontant deux auteurs, aux fortunes opposées, Humboldt, à la recherche de la spiritualité et de la grandeur de l'âme, et Citrine, son protégé, qui rencontre le succès à Broadway, avec un personnage inspiré de son mentor.

Grâce au talent de Michel Lederer, qui a su rendre avec justesse et authenticité le mélange d'envolées lyriques et d'argot, tout en faisant vivre la langue pour que chaque détail ressorte dans toute sa lumière, cette nouvelle traduction donne enfin à l'auteur la voix qu'il mérite.

Evelyne Châtelain